

préface

La question de l'esclavage et de ses conséquences sociales et culturelles a longtemps été occultée mais elle est aujourd'hui posée avec vigueur par le mouvement noir, que ce soit aux États-Unis, en France ou au Brésil. Ce pays est celui qui a vécu le plus longtemps sous l'esclavage, qui y a duré de 1530 à 1888. La traite y a été effective jusqu'en 1850, déportant entre quatre et cinq millions de captifs, dont sept cent mille au ^{XIX}^e siècle (Castelnau-L'Estoile). Les esclaves y étaient très nombreux, représentant 40% de l'ensemble de la population au moment de l'indépendance, en 1822.

Aujourd'hui encore, les descendants d'esclaves représentent 46% de la population et ils vivent dans des conditions bien pires que leurs compatriotes, ce que dénonce avec vigueur le Mouvement Noir Unifié qui exige la reconnaissance du rôle des Noirs dans l'histoire du Brésil et l'instauration de quotas, notamment à l'entrée des universités, pour améliorer leur situation (Saillant et Araujo). Comme le soulignent plusieurs auteurs, la recherche historiographique

sur l'esclavage y est aujourd'hui la plus riche de celle des pays à sociétés esclavagistes¹. Elle s'est développée sous la dictature militaire et a explosé depuis le retour à la démocratie en 1985. Ainsi, le nombre d'ouvrages et articles sur le sujet est passé de soixante-quatre en 1962 à plus de cinq cents aujourd'hui (Klein et Vidal Luna).

Jean Hébrard, dans une remarquable analyse thématique de l'historiographie brésilienne, ne signale aucun livre qui poserait centralement la question des éventuelles spécificités de la situation des esclaves femmes et de la construction des inégalités entre les sexes. Au contraire, dans le monde anglophone de nombreux ouvrages et articles questionnent le genre de l'esclavage ou de son abolition, même si au total leur pourcentage reste faible dans l'importante production scientifique sur ces thèmes (Patton). Les opinions sont diversifiées. Pour certains historiens américains et caribéens les esclaves ont connu une « brutale égalité entre les sexes » du fait de l'horreur de leur situation (Genovese). Paradoxalement, l'accès à la liberté les aurait introduit·es dans un univers différencié, que ce soit au travail ou dans l'ordre juridique, les codes civils entérinant alors la subordination des épouses (Morrissey). D'autres considèrent que la situation des femmes esclaves était meilleure que celle des hommes car elles avaient la possibilité de nouer des liens avec des maîtres blancs, ce qui améliorerait leur sort matériel et permettait parfois des affranchisse-

1. On différencie les sociétés esclavagistes, dont le fonctionnement est fondée sur l'esclavage, des sociétés à esclaves, qui emploient des esclaves sans en faire un maillon indispensable de leur système économique et social.

ments – ce que Robertson et Robinson appellent «l'hypothèse du harem», l'homme blanc étant représenté comme entouré de jolies femmes à sa disposition, sans le moindre signe de contrainte ni de travail. D'autres historiens argumentent que la situation des femmes esclaves était pire, et que bien souvent leurs «privilèges» relevaient en réalité de viols et d'agressions sexuelles (Minges). De plus, les grossesses leur étaient parfois imposées et parfois interdites : leurs capacités physiologiques de reproduction ajoutaient un fardeau supplémentaire à leurs tourments. Enfin, la division sexuelle du travail les désavantageait, les privant de certaines gratifications matérielles accordées aux seuls esclaves qualifiés (Gautier).

Cette occultation de la question des femmes par Hébrard est d'autant plus curieuse que celle-ci était centrale dans le livre le plus fameux sur l'esclavage au Brésil, *Maîtres et esclaves*, écrit par l'anthropologue brésilien Gilberto Freyre en 1933. Ce dernier assiste à l'apartheid aux États-Unis et aux débats sur la suprématie raciale de l'Europe d'avant-guerre. Il prend pour objet d'étude le métissage des Noirs, Blancs et Indiens au Brésil, et ses arguments forment une jonction avec le développement d'une idéologie nationaliste basée sur l'idée d'une «expérience positive» de la nation brésilienne issue du métissage. Les relations entre maîtres et femmes esclaves seraient au cœur de la naissance de la nation brésilienne et elles auraient été consensuelles. Angela Gilliam évoque «la grande théorie du rôle du sperme dans la fondation de la culture nationale» et critique le fait que l'inégalité entre hommes et femmes soit érotisée. La violence sexuelle contre les femmes noires a

ainsi été transformée en «histoire d'amour» (54; cité par Carneiro : 2). Par ailleurs la conception du système colonial brésilien par Gilberto Freyre nie le rôle des esclaves comme acteurs de leur libération puisque l'abolition de l'esclavage aurait eu lieu grâce à la générosité des colons. L'esclave continue donc d'être un objet. Les écrits de Gilberto Freyre ont connu un grand succès, tant au Brésil qu'à l'étranger, aussi l'esclavage au Brésil a-t-il été longtemps été perçu comme «doux et moins violent» en comparaison d'autres pays comme les États-Unis ou les Caraïbes.

*Dans les années 1960, les contributions brésiliennes concernant l'esclavage ont été très riches. Nous n'avons pas l'intention de citer chaque ouvrage, mais un des exemples classiques en la matière est le livre de Fernandes, *A integração do negro na sociedade de classes*, qui analyse les formations du système esclavagiste et la continuation d'une société marquée par la division de classes: d'un côté, la classe dominante, héritière des privilèges, et, de l'autre, les Noirs marginalisés, à peine sortis de l'esclavage et devenus ouvriers. Selon Fernandes, les préjugés de couleur qui servaient de justification pour asservir les Noirs durant l'esclavage permettent désormais de défendre une société hiérarchisée en classes. Cependant, même s'il s'agit d'un ouvrage marxiste marquant à l'époque, Fernandes ne considère pas non plus l'esclave comme un sujet de l'histoire mais comme un aliéné du système. Pour lui, ces sont les nécessités sociales et économiques de la Révolution industrielle qui ont favorisé l'abolition de l'esclavage.*

L'effervescence politique et sociale des années 1970 et 1980 stimule les élaborations en histoire et en sciences

sociales. Deux tournants majeurs ont alors lieu, selon Hébrard. D'une part, on passe d'une recherche sociologique et anthropologique à une historiographie fondée sur des études quantitatives, notamment démographiques, rendues possibles par les nombreuses archives notariales et fiscales.

Ces études montrent que les conditions de travail et de vie des esclaves brésiliens varient selon l'endroit et l'époque, en fonction du mode de production et de la division du travail. Ils travaillent aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles dans la canne à sucre et l'élevage du bétail, occupant surtout l'intérieur de la région Nord-Est; à la fin du ^{xvii}^e siècle, ce sont les mines d'or et de pierres précieuses dans la région de Minas Gerais, où ils constituent presque 50% de la population, qui les occupent, puis au début du ^{xix}^e siècle, la culture du café dans la région Sud-Est du pays (Sailland et Araujo). Ils représentent presque la moitié des habitants de villes comme Rio de Janeiro et Salvador de Bahia, où les hommes en esclavage ne comptent que pour le quart de la population et où 87% des esclaves femmes sont domestiques (Lauderdale Graham). D'autre part, ces sources favorisent l'émergence de nouvelles catégories théoriques permettant de réinterpréter le passé colonial sans le filtre hiérarchique culturel habituel et de le lier à l'époque moderne. Les esclaves sont désormais placés au centre de la recherche.

*

Le livre Femmes et esclaves. L'expérience brésilienne, reste en partie fidèle à l'interprétation marxiste. Ainsi son auteure choisit de parler de classe plutôt que de «race», alors que la continuité des discriminations issues de l'esclavage, ce que l'on évoque désormais sous le terme de «racialisation des rapports sociaux», est au cœur de son étude. Elle s'inscrit néanmoins dans le droit fil des contributions académiques et des mouvements sociaux datant des années 1970-1980, qui revendiquent la place de l'esclave en tant que sujet de l'histoire. En effet, la publication initiale de l'ouvrage (1988) est marquée par deux faits historiques : tout d'abord, le centenaire de l'abolition de l'esclavage au Brésil ; et, non moins important, le pays vient de sortir de la deuxième période la plus sanglante de son histoire, la dictature militaire, et une nouvelle Constitution démocratique vient d'être mise en place. Il y alors une effervescence populaire avec le mouvement noir mais aussi celui des femmes (Goldberg-Salinas). Les femmes noires sont à l'intersection de ces deux mouvements et ont du mal à se faire entendre, même si le mouvement féministe incorpore peu à peu la question raciale (Falquet) lorsque le mouvement des femmes noires se développe (Carle-Marsan).

Le présent ouvrage marque donc un tournant dans les analyses précédentes et ouvre une brèche dans le dévoilement d'une partie occultée de l'Histoire. L'auteure écrit ainsi :

«L'étude du rôle social et des conditions de vie des femmes esclaves nous paraît fondamentale pour : 1) réélaborer l'histoire de l'esclavage brésilien ; 2) comprendre certaines

des racines historiques de la situation actuelle des femmes au Brésil, en particulier des travailleuses noires.»

Au-delà du travail forcé, elle prend en compte la situation spécifique des esclaves femmes et conçoit ces aspects non pas comme secondaires mais comme centraux dans la vie des esclaves, notamment en ce qui concerne la maternité, la formation de familles esclaves, les esclaves nourricières, les violences faites aux femmes esclaves et les relations entre maîtresse et femme esclave.

Ces questions sont abordées à travers l'analyse de journaux publiés à Rio de Janeiro de 1850 à 1888, lesquels fourmillent d'annonces concernant les esclaves (ventes, fuites, suicides, infanticides et avortements provoqués), ainsi que de commentaires sur l'évolution de la législation. En effet, cette période est marquée par la fin de la traite négrière, en 1850, et le vote de lois qui adoucissent le sort des esclaves en interdisant la séparation et la vente des esclaves mariés et de leurs enfants de moins de douze ans, et en déclarant que les nouveau-nés des femmes esclaves seront désormais libres (loi dite du Ventre Libre, 1871). Il s'agit donc d'un moment très particulier où le recours à la traite n'est plus possible pour assurer le renouvellement de la population des esclaves, alors qu'elle a joué jusqu'à cette date un rôle essentiel dans la conformation des rapports sociaux de sexe, deux hommes étant déportés pour une femme. Les maîtres brésiliens considéraient en effet plus rentables d'obliger les femmes esclaves, même enceintes de plusieurs mois, à continuer de produire en quantité égale, et leur fécondité était par conséquent très faible. La maternité

ne représentait donc souvent pour elles qu'un fardeau de plus dans leur vie quotidienne. C'est ainsi que l'avortement fut largement pratiqué par les femmes esclaves, à la fois comme marque de résistance à l'oppression, pour ne pas donner un esclave supplémentaire à leur bourreau, et pour diminuer les châtements qui empiraient lors de la grossesse.

Du fait que, dans la conception esclavagiste, les esclaves représentent des objets et non des sujets, les sentiments et la construction de liens familiaux sont rendus très difficiles, au même titre que la formation de familles esclaves ; les relations qui se nouaient entre esclaves n'étaient le plus souvent qu'instables et occasionnelles. Sonia Giacomini souligne que l'expression « famille esclave » n'apparaît à aucun moment dans les sources et que les relations entre père esclave et enfant ou entre frères et sœurs esclaves ne sont même pas mentionnées. Elle se demande jusqu'à quel point le modèle dominant de la famille patriarcale était une référence idéologique pour les esclaves, hommes ou femmes, et ce que pouvait signifier pour eux la notion d'intimité.

La fonction de nourrice, ou « mère-nègre », occupe un rôle important dans ce système qui ne permet pas la maternité aux esclaves. Seule une nourrice sur trente est vendue ou louée avec son enfant. Or, l'obligation d'allaiter les nourrissons blancs ne leur laisse plus assez de lait pour leurs propres bébés qui dépérissent, ou même meurent dans l'année pour la moitié d'entre eux.

L'auteure met en perspective la spécificité des femmes dans les conditions de l'esclavage. Considérées comme des objets sexuels, les femmes esclaves sont doublement « appropriées » et les colons développent des théories esthé-

tiques et génétiques dans le but de banaliser leur viol. Sonia Giacomini s'interroge : «Quelle conscience les femmes esclaves avaient-elles de leur exploitation sexuelle?» et avance que cette question, comme bien d'autres «n'appelle pas une réponse unique». Elle souligne d'ailleurs que l'exploitation sexuelle n'était pas seulement le fait des Blancs mais aussi des hommes esclaves, suite au faible nombre de femmes esclaves qui «obligeait» à un «partage» pas toujours paisible ni souhaité.

Cette violence trouve également à se manifester dans les relations entre femmes esclaves et maîtresses, ainsi qu'entre femmes esclaves. Il n'existe pas d'union féministe face à l'ordre établi. Au contraire, l'appartenance de classe joue un rôle déterminant dans les relations entre femmes. Les femmes blanches sont vouées à la maternité, à la chasteté et à la pureté, alors que les femmes noires sont des objets sexuels, des créatures immorales capables même d'infanticide. Bien que subordonnées à leurs conjoints, les femmes blanches défendent leurs privilèges face aux femmes esclaves et ajoutent à leur oppression. En déconstruisant le paradigme voulant que toutes les femmes soient maternelles, sensibles et conciliatrices, l'auteure analyse les rivalités qui les opposent et leurs graves conséquences : la torture, la violence extrême inhérentes à ces relations. Elle souligne également les ambiguïtés de ce rapport de force. Ainsi, les maîtresses blanches se font longuement caresser la tête par les esclaves de couleur, sous prétexte de tuer les poux dans les chevelures longues ou emmêlées.

Sonia Giacomini souligne que l'esclave exprime son refus d'être assimilée à un objet par la mise en place de

sabotages, le recours à l'infanticide et d'autres formes de résistance plus ou moins déguisées. Les journaux de Rio de Janeiro regorgent ainsi d'annonces de recherches d'esclaves en fuite, qui ont souvent pour signes distinctifs de nombreuses marques de châtement. Ces manifestations quotidiennes de la résistance esclave, nous dit l'auteure, «prises isolément, pourraient paraître insignifiantes et inoffensives, alors qu'elles ont contribué à créer un climat de tension permanente dans le quotidien des familles».

*

Depuis la publication du livre de Sonia Giacomini, l'utilisation grandissante des archives judiciaires a permis de faire entendre les voix des hommes et des femmes esclaves. L'analyse des actions légales, notamment des procès, montre que les négociations des esclaves pour de meilleures conditions de travail et de vie ont été quotidiennes, qu'il s'agisse de la liberté religieuse, du repos du dimanche, du travail qu'ils et elles effectuaient clandestinement afin d'acheter leur affranchissement. Celui-ci fut plus fréquent que dans d'autres sociétés esclavagistes : il y avait en 1822, au moment de l'indépendance, 30 % d'affranchis de couleur au Brésil contre 5 % aux États-Unis. Il est donc d'autant plus nécessaire d'étudier les formes de transition qui ont permis aux esclaves de gagner leur liberté, obtenue après de longues tractations, et plus souvent par le biais du travail que des relations sexuelles. Il faut d'ailleurs noter que contrairement à l'idée reçue qui lie prioritaire-

ment les esclaves femmes aux hommes libres, les hommes esclaves épousaient plus souvent des femmes libres que les esclaves femmes des hommes libres (Campos). La ville offrait par ailleurs plus de possibilités d'affranchissement, y compris dans le Minas Gerais étudié par Kathleen Higgins. Les esclaves, en effet, y occupaient toutes sortes d'emplois, le plus souvent loin des yeux du maître ou de la maîtresse, et pouvaient ainsi trouver à la fois l'argent nécessaire à leur rachat et les liens sociaux qui les y aideraient.

Nombreuses ont été les révoltes individuelles et collectives contre le système esclavagiste. Non seulement il y eut des quilombos (communautés de fugitifs) à toutes les époques et dans toutes les régions (Hébrard), mais de plus les actes de résistance, très variés, visaient à créer de meilleures conditions de vie, des espaces d'autonomie et des liens sociaux entre les esclaves. La mise en œuvre de cette résistance ne reposait pas uniquement sur la catégorie des hommes noirs, comme les précédentes conceptions le laissaient entendre. En effet, de multiples actions ont été menées conjointement par des femmes et des hommes africains, métis brésiliens, esclaves de plantation, marrons, esclaves domestiques. C'est leur association qui a permis d'instaurer le rapport de force nécessaire à l'élimination du système esclavagiste.

L'exploitation de nouvelles sources documentaires ou la collecte de souvenirs et d'archives familiales a également permis d'écrire les biographies de personnages, y compris féminins, qui de leur vivant étaient assimilés à des choses. Luiz Mott a retracé la vie de Rosa Egipcíaca, considérée comme une « sainte » par le peuple et comme une sorcière

par l'Inquisition portugaise. Lauderdale Graham (2002) décrit le procès gagné en justice par Caetana, une esclave que son maître voulait obliger à épouser un des esclaves de sa plantation. Júnia Ferreira Furtado s'est appuyée sur des documents économiques, administratifs et judiciaires pour reconstruire la vie de Chica da Silva, une esclave affranchie par son époux et maître, qui jusqu'alors avait toujours été présentée comme une séductrice sans scrupules. Ces biographies qui nous offrent une vision sans doute plus objective des expériences des esclaves montrent aussi que la palette des opportunités était plus étendue qu'on ne l'aurait pensé. Cependant, les décisions de ces femmes les ont placées encore plus fermement dans l'orbite des puissants. L'autonomie dont elles ont fait preuve restait forcément limitée par la structure d'exploitation.

L'Afrique a fait un retour remarqué dans cette historiographie, sous diverses formes. D'une part, à travers l'étude des « Nations » africaines et la perpétuation de traditions par des réseaux de sociabilité, parfois en relation avec le genre (Nishida). D'autre part, à travers l'étude des voyages entre l'Afrique et le Brésil. Ainsi, l'ancienne esclave Marcelina da Silva partit de Bahia en 1837, deux ans après la révolte du Malê à laquelle deux de ses fils avaient participé, puis revint quelques années plus tard pour fonder un rite candomblé-ketu (Castillo et Parés). La transmission de rituels religieux africains a ainsi été une source de pouvoir pour les esclaves femmes.

Les recherches sur les femmes esclaves et la construction du genre au Brésil pendant l'esclavage existent donc bien, qu'elles soient réalisées par des Brésilien·nes ou des

États-Unien·nes. Ces études confirment, quelles que soient leurs sources et leurs approches, non seulement que les femmes vivaient l'esclavage d'une façon très différente des hommes mais aussi que leurs expériences (reproductives, sexuelles, économiques) étaient profondément marquées par les spécificités de l'esclavage brésilien. La durée et l'importance de la traite expliquent que les esclaves femmes aient toujours été moins nombreuses que les hommes. La division sexuelle du travail accroissait encore le déséquilibre du sex-ratio, les femmes étant plus nombreuses dans les villes et les hommes dans les mines. La traite qui rendait inutiles les capacités reproductives des premières ajoutait encore à leur oppression et à leurs souffrances. Ainsi, à Rio, les mères esclaves étaient presque systématiquement séparées de leurs enfants afin de pouvoir être plus facilement vendues ou louées comme nourrices.

Les différents courants de l'historiographie sont à notre sens aussi utiles les uns que les autres pour reconstruire l'expérience – diverse dans le temps et l'espace mais aussi selon le genre – des esclaves brésiliens. Il s'agit donc de les mettre en perspective les uns par rapport aux autres sans les opposer de façon stérile. Ainsi, s'il est important de préciser le cadre démographique et économique dans lequel se déroulait la vie des esclaves, il est essentiel de prendre en compte l'asymétrie du rapport de force maîtres-esclaves. Les annonces de vente de nourrissons, de très jeunes enfants ou de nourrices sans enfants que l'on découvrira dans les pages qui suivent rappellent assez combien la marge de manœuvre des esclaves était étroite.

*

Au Brésil comme ailleurs, les mouvements sociaux participent désormais à enrichir et à complexifier le débat sur l'esclavage. La contestation du concept de « démocratie raciale » introduit par Gilberto Freyre conduit à exhumer des thématiques longtemps occultées qui alimentent les processus de réinvention de l'identité noire. Le concept de négritude proposé par Césaire, qui incluait la réappropriation politique du terme « nègre » et ne connut pas de suite aux Antilles, fut adopté au Brésil par les mouvements noirs dans le souci de forger une identité positive à même de faciliter l'unification des Noirs et des métis dans le combat contre le racisme. La mémoire du passé esclavagiste rappelée par les descendants des esclaves contribue de façon essentielle à soutenir la construction de la confiance, de la fierté et de la lutte collective pour la mise en place d'une démocratie raciale effective, qui ne soit pas fondée sur la négation de l'héritage du passé.

Le gouvernement Lula fut le premier à adopter des mesures qui consacrent symboliquement ces évolutions progressistes : le 20 novembre célèbre désormais la commémoration de la lutte des esclaves marrons pour leur libération (Véran), et une loi adoptée en 2003 impose l'enseignement de l'histoire et de la culture africaine et afro-brésilienne au collège et au lycée.

Mais la reconnaissance de la contribution économique et matérielle des Noir-es au développement de la nation brésilienne en est encore aux balbutiements. Ainsi, il n'y a qu'une statue à la mémoire d'un esclave, et il s'agit de

Zumbi, le dirigeant du quilombo de Palmares (Saillant et Araujo).

Femmes et esclaves est un ouvrage pionnier dans ce combat contre la vision mensongère d'un esclavage débonnaire et clément, propice à un métissage harmonieux et à l'intégration des femmes noires. En inscrivant la dialectique du genre, de la race et de la classe dans l'histoire du Brésil, il met en lumière la participation des femmes esclaves aux processus de libération. Au-delà de la compréhension de l'évolution des perceptions historiques de l'esclavage au Brésil, son apport souligne le rôle des femmes noires dans la constitution de la culture nationale et les dilemmes particulièrement douloureux auxquels elles étaient confrontées.

Arlette Gautier,
Mariana Oliveira De Campos